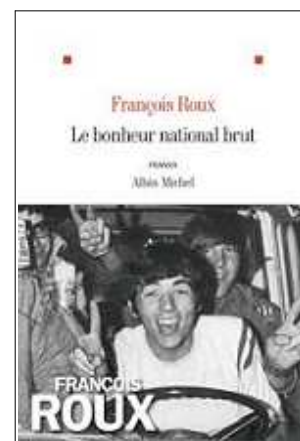


Lu dernièrement

François ROUX, *Le bonheur national brut*. Albin Michel, 2014.

1981, l'élection de François Mitterrand... 2012, celle de François Hollande. Trente années durant lesquelles le lecteur suit les quatre protagonistes du roman. Quatre destinées entremêlées ; quatre personnalités contrastées tour à tour émouvantes, agaçantes et, au final, terriblement attachantes ; quatre miroirs d'une époque avec leurs espérances, leurs idéaux et, parfois aussi, leurs déceptions ; quatre personnages à la recherche du sens et de la légitimité qu'ils vont tâcher de donner à leur vie.

Une très belle écriture et une technique romanesque sûre font de ce roman un très beau moment de lecture et une réflexion intéressante sur l'image que chacun d'entre nous donne à l'idée du Bonheur.



Eric REINHARDT, *L'amour et les forêts*. Gallimard, 2014.

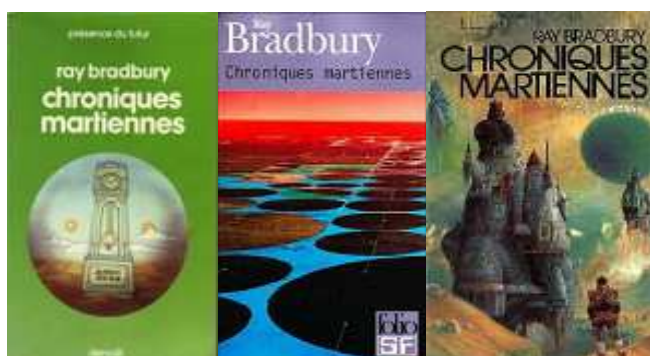
De sa plume soignée, dense, élégante et sans langue de bois, Eric REINHARDT nous conte le parcours d'une Emma Bovary de notre XXI^e siècle.

L'auteur et le lecteur, par la même occasion, oscillent entre empathie, colère, tristesse, impuissance, incrédulité et admiration pour cette jeune femme déterminée à croire en ses rêves malgré la grisaille sinistre et asphyxiante où s'engluie sa vie. C'est dur, mais c'est beau !

L'amour et les forêts, qui n'est pas sans nous rappeler certains grands auteurs du XIX^e siècle, était sans conteste un incontournable de la rentrée littéraire de septembre.



Jean-François PONDANT



Ray BRADBURY, *Chroniques martiennes*. Denoël, 1955.

Depuis longtemps, je voulais lire ce livre de Ray BRADBURY, un classique de la S.F. qui « manquait à ma culture » de professeur de français. Mais je n'avais jamais pris le temps de le faire, jusqu'à ce que je tombe sur lui par hasard il y a quelques semaines dans la salle des professeurs : il y avait été déposé par une collègue qui l'avait elle-même trouvé sur un banc lors de vacances dans la Sud de la

France ; après l'avoir lu, elle avait suivi la consigne de la petite étiquette collée sur la couverture :

MERCI DE M'EMPORTER !

Ce livre a été déposé pour vous par la Ville de Vaison-la-Romaine. Vous pouvez l'emporter pour le lire. Redéposez-le ensuite dans le lieu de votre choix, afin qu'il continue son voyage.

Sympathique initiative de cette bibliothèque, qui permet aussi de suivre sur facebook le parcours des livres ainsi « semés » : <https://fr-fr.facebook.com/bibliotheque.vaison.la.romaine> . Une idée généreuse pour partager son plaisir de lire et éviter l'accumulation des livres dans sa maison !

Ce qui est particulièrement plaisant dans la lecture de ce roman, au-delà de son aspect fantaisiste et de son humour (noir), c'est bien entendu de vérifier si les prévisions de l'auteur, émises il y a 60 ans, se sont accomplies, au moins partiellement. Eh bien non, l'Homme n'est pas parti coloniser Mars, mais sa recherche de possibilités de vie sur d'autres planètes se poursuit, dans la réalité comme dans la fiction (le tout récent film *Interstellar* en témoigne). Mais oui par contre, le Terrien doit bien affronter aujourd'hui des menaces graves comme la guerre, les dictatures, les attaques contre la liberté d'expression. À cet égard, l'extrait ci-dessous semble particulièrement d'actualité :

Ils ont commencé par censurer les albums satiriques, puis les romans policiers et bien entendu les films ; d'une façon ou de l'autre, tel ou tel groupe s'en mêlait, sous des prétextes politiques, ou la pression d'associations variées, pour des préjugés religieux ; il y avait toujours une minorité effarouchée par je ne sais quoi, et une vaste majorité qui avait peur du mystère, du futur, du passé, du présent, peur d'elle-même et de ses ombres.

Par ailleurs, un court chapitre du livre, intitulé *Le matin vert*, a particulièrement retenu mon attention car il se fait l'écho de l'éditorial publié dans le numéro précédent, celui de janvier, que nous avons titré « Nous plantons des arbres ». On y voit un homme fraîchement débarqué sur Mars, dont l'atmosphère manque d'oxygène. Il décide de se lancer dans un travail titanesque, similaire à celui de *L'homme qui plantait des arbres* de Jean GIONO : planter des arbres pour faire naître de l'air. A proposer aux élèves dans le cadre d'une lecture en réseau¹⁶ sur le thème de la forêt. Extraits :

1

Il s'appela Benjamin Driscoll : il avait trente et un ans. Et son unique désir était de voir Mars verdoyer et se couvrir d'arbres et de feuillages d'où naîtrait de l'air, toujours plus d'air et qui s'élèverait un peu plus à chaque saison; des arbres pour rafraîchir les villes dans l'été torride, des arbres pour briser les vents de l'hiver. On pouvait tant attendre d'un arbre : ses couleurs, son ombre, ses fruits, un domaine d'élection pour les enfants, tout un univers aérien, où grimper, où se suspendre, une source de jeux, un monde où se rassasier, voilà ce qu'était un arbre. Mais avant tout, les arbres distilleraient un air pur, et leur bruissement nocturne bercerait et endormirait les habitants au fond de leurs lits neigeux.

2

Il réussit à s'accommoder et la première chose qu'il remarqua fut le manque d'arbres, l'absence totale d'arbres de tous côtés. C'était une terre nue et noire, à perte de vue, sans la moindre trace d'herbe. « De l'air, pensa-t-il, cette chose invisible qui siffle dans les narines. De l'air, de l'air. » Et au sommet des collines, et dans leurs creux d'ombre, ou même au bord des ruisseaux, pas un arbre, pas une tache de verdure. Bien sûr! C'étaient, non son esprit, mais ses poumons et sa gorge qui lui fournissaient la réponse. Et cette seule idée lui fit l'effet d'une bouffée d'oxygène, le remit sur pied. Des arbres et de l'herbe. Il contempla le dessus de ses mains puis la paume. Il planterait des arbres et de l'herbe. Tel serait son travail, de lutter contre le fait même qui risquait de le chasser de ce monde nouveau. Il ferait sa guerre végétale personnelle contre Mars.

3

Le soleil s'éleva lentement au-dessus des collines, s'étala paisiblement sur la Terre et réveilla Mr Driscoll qui n'avait pas bougé.

Il attendit un moment avant de se lever. Il avait travaillé et attendu pendant un long mois torride. Puis, en se redressant, il se détourna enfin et regarda dans la direction d'où il était venu.

C'était un matin vert. A perte de vue, des arbres se dressaient vers le ciel. Non pas un ou deux arbres, une douzaine, mais les milliers qu'il avait plantés en pousses ou semés en graines. Et non des petits arbres, non, ni des surgebons, ni de jeunes plants, mais de grands, d'immenses arbres, hauts comme dix hommes, verts, verts, vigoureux et denses, des arbres au luisant feuillage métallique, des arbres murmurants, dépassant la ligne des collines, citronniers, pins, mimosas, chênes, hêtres, peupliers, cerisiers, érables, oliviers, pommiers, orangers, eucalyptus, jaillis sous une pluie tumultueuse d'un sol singulier et magique et continuant, sous ses propres yeux, à lancer de nouvelles branches, ou à faire éclater de nouveaux bourgeons.

— Impossible! s'écria Mr Benjamin Driscoll.

Mais la vallée matinale était submergée de verdure. Et l'air!

Jean KATTUS

16 *Le réseau littéraire est compris comme un ensemble ouvert de textes que l'on peut rapprocher, comparer selon un angle de lecture qui souligne les analogies, les parentés, les emprunts, les variations, les oppositions, les écarts.*

http://www.cndp.fr/crdp-toulouse/spip.php?page=dossier&article=2456&num_dossier=328